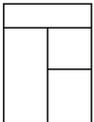


مُمتَلَكات

MUMTALAKAT



## À PROPOS MUMTALAKAT

Signifiant « possessions » en langue arabe, le mot *mumtalakat* est issu d'une racine sémitique qui évoque l'idée de posséder, de gouverner. Il s'ensuit que *Mumtalakat* implique non seulement la matérialité des objets, mais aussi une phénoménologie de la domination, du pouvoir. Ce titre attire l'attention sur la manière dont les objets modèlent les interactions, il invite à réfléchir à leur capacité de contenir de nombreuses significations et à remplir des fonctions personnelles et culturelles. Il propose aussi une compréhension variée des objets comme entités conceptuelles qui véhiculent les affects de l'expérience migratoire.

Mettant l'accent sur le processus, chaque étape de ce projet à plusieurs volets, centré sur le récit oral, permet l'émergence de nouveaux discours. Le projet dans son ensemble examine la complexité des processus collaboratifs, en questionnant les conventions des chercheur.euse.s/éducateur.trices.s comme auteur.e.s uniques, en mettant au premier plan les points de vue des participant.e.s et en explorant comment articuler ces relations et ces points de vue à travers une exposition, et des événements publics.

Cette installation dans le vestibule de la galerie présente des objets personnels appartenant à cinq émigré.e.s arabophones : une icône, un ours en peluche, des cartes d'identité, des outils de secours, des journaux intimes, des cahiers de couture, une clé de domicile, un rosaire, un livre, un keffieh, un carnet scolaire, une carte postale et des souvenirs de voyage. En tant que reliques de pays éloignés et de leur expérience vécue, ces objets ouvrent un espace ici et maintenant, permettant de jeter un regard et de réfléchir sur les notions de foyer, d'identité et d'appartenance.

Par le fait de placer des objets et des récits personnels sous la catégorie de l'esthétique, *Mumtalakat* examine la visibilité et ses contraintes. Provoquant une rencontre entre le public et le privé, ce projet questionne comment différentes formes et stratégies de représentation mettent à l'épreuve les limites de l'individualité et comment ces approches peuvent approfondir la portée interprétative des récits oraux et inscrire les objets dans un contexte élargi.

Participant.e.s : Malaka Ackaoui, Alexandre Ackaoui Asselin, Wissam Assouad, M.B., Maher Kouraytem, Farah Mustafa

## **Entretien avec M.B.**

Intervieweuse : Emma Haraké

Date de l'entretien : le 8 mars 2019

Durée de l'entretien : 51 min 55 s

Lieu de l'entretien : Bureau de l'interviewée

Langue de l'entretien : Arabe (dialecte syrien)

Effets personnels : Trois journaux intimes, chapelet, ours en peluche

Transcription en arabe : Emma Haraké

Traduction en français : Chirine Chamsine

Traduction en anglais : Emma Haraké

## **Commentaires**

Il y a du bruit de fond provenant de la rue. Le texte entre crochets [] sert à identifier la communication non-verbale ou à ajouter du contexte. Le texte en italique indique les moments où l'interviewée ou l'intervieweuse ont communiqué en anglais pendant l'entretien.

## **Détails biographiques de l'interviewée**

M.B. est une Syrienne/Arménienne de 24 ans, née à Alep, en Syrie. En 2014, M.B. a dû quitter Alep avec sa famille pour se rendre au Liban à cause de la guerre en Syrie. En décembre 2015, en raison de l'instabilité politique et du traitement réservé aux Syriens au Liban, la famille a décidé de déménager à Montréal. M.B. est actuellement étudiante à l'Université Concordia et organisatrice communautaire.

**D'où tu es ?**

D'Alep, en Syrie.

**Quel âge as-tu ?**

24 [ans].

**Qu'est-ce que tu fais actuellement ?**

Je suis maintenant *student* à [l'Université] Concordia et j'étudie *minor linguistics*.

**Quand es-tu arrivée à Montréal ?**

Le 29/12/2015 précisément. [rires]

**On a parlé de ce que tu fais actuellement, tu es étudiante et tu enseignes. Est-ce qu'il y a quelque chose dont tu aimerais me parler concernant ta vie ici à Montréal ?**

Oui, je fais beaucoup de *volunteering*. Pas uniquement auprès de la communauté syrienne; la communauté syrienne et arménienne et la communauté montréalaise aussi.

**Pourquoi tu as décidé de venir à Montréal? Avec qui tu es venue ? Seule ?**

Ah, ce n'est pas moi qui ai décidé. C'est la vie qui en a voulu ainsi. À cause de la guerre, nous sommes allés au Liban. Ensuite, dû aux positions politiques et la situation des Syriens au Liban qui n'était pas très rassurante malheureusement, mes parents ont décidé de venir ici. Nous sommes alors venus. Nous avons déposé une demande et elle a été acceptée. Alors nous sommes venus.

[1:20]

**Ok. On peut commencer à parler des objets. Tu m'as dit que tu as photographié trois objets ?**

Oui, trois objets. Le premier c'est *my notebooks* [elle montre la photo de trois cahiers qui ont des couvertures différentes]. Ils ne sont très beaux, ils ne sont pas très *fancy...*, mais... moi j'ai commencé à écrire à l'âge de 6 ou 7 ans et j'écrivais des choses sur la maison, des choses qui sont très simples, peut-être sur le quartier, sur les gens qui y habitent ou bien sur les voisins qui viennent chez nous et ce qu'on faisait. Tu sais comment est la vie là-bas, les voisins, la maison... les histoires sont inépuisables.

Chaque jour il y a une nouvelle histoire. Alors je les écrivais. Même lorsque je voulais juste m'asseoir devant ma fenêtre, *I had a window in my room*, je regardais le ciel et j'écrivais. Tu pourrais peut-être trouver toute ma vie dedans, jour par jour, depuis l'âge de 6 ans jusqu'à ce que j'ai grandi. Même les jours que j'ai passés au Liban, ils sont dans ce cahier jaune [signe avec la main].

**Ça, c'est le cahier le plus ancien, celui avec le papillon sur la couverture [signe de la main montrant un des cahiers] ?**

C'est le plus ancien. Il y a un papillon dessus. Quand j'étais petite, je ne sais pas pourquoi j'ai choisi un cahier avec un papillon. Et les autres...

**Et le [cahier] bleu est le plus récent ?**

Non, celui avec le papillon est le plus ancien, puis le cahier jaune. Le jaune, c'est quand on a déménagé d'Alep – non pas déménagé – quand on a immigré d'Alep au Liban. J'écrivais aussi au Liban sur les gens que je rencontrais. Car là-bas aussi j'ai essayé de voir comment est la vie, dans la société libanaise. J'écrivais alors, des sortes de rapports. Certains [de mes écrits] ont même été publiés dans des journaux. Il y a aussi des choses que j'ai publiées à Alep, à Chypre et même au Liban.

**Ok.**

Voilà. J'aimais écrire et partager mon histoire. Alors je ne sais pas pourquoi il était primordial pour moi de les apporter avec moi. Jusqu'à maintenant, lorsque je suis énervée ou très heureuse, j'aime regarder ma vie en tant que [M.B.], revoir les premières années, à quoi je pensais et comment ? Même les mots utilisés, j'en ris beaucoup. Et le *handwriting*, *it was very bad*. Mais lorsque je les lis, je ressens ce que je sentais au moment où j'ai écrit. Je me regarde moi-même et je vois comment j'ai progressé, comment j'ai... Alors, oui. Ce sont tous mes souvenirs et les détails de ma vie. C'est pour cela que c'était la première chose que j'ai apportée. Je me suis dit : « Non, mes cahiers sont les choses les plus importantes. Je ne veux pas prendre des vêtements, je ne veux rien prendre, je veux juste mes cahiers, c'est ce qui compte le plus ».

**Oui, ce sont tes souvenirs, ton enfance...**

Tout.

**Donc tu n'as pas hésité ?**

Non, pas du tout.

[4:35]

**Et maintenant, tu as un quatrième cahier pour écrire ?**

Non, j'écris encore dans ces trois cahiers. [Rires] Honnêtement, j'ai essayé, j'ai acheté un cahier ici, un nouveau cahier, et j'ai commencé à écrire dedans, mais je ne l'ai pas pris en photo avec les autres. Je ne sais pas pourquoi... Oui c'est vrai, c'est une bonne question. Je n'y ai jamais pensé. Mais je ne l'ai pas inclus dans la photo. Car parfois, je reprends des choses de là-bas, des choses de... je ne sais pas. Bien que ces trois cahiers ne soient pas très beaux ni très *fancy*, comme tu peux le voir, mais c'est comme ça.

**Si tu les regardes, un par un, qu'est-ce que ça te rappelle le plus ?**

Celui avec le papillon, il me rappelle peut-être mon adolescence ou peut-être la période post-adolescence. Parfois je pense que tous ensemble sont moi, mais tu sais, on évolue. Alors, peut-être celui-ci [signe montrant le cahier avec le papillon sur la couverture] me rappelle combien j'étais... comment le dire... simple ou naïve. Il me rappelle la simplicité. Le bleu me rappelle, peut-être, combien je rêvais à des choses *big*, combien *I'm dreaming big*. Et pour le jaune, j'étais un peu réaliste, j'ai commencé à sentir que non...

**C'est toi qui les achetais ? Ou bien c'est quelqu'un qui te les apportait ?**

Non, c'était toujours moi. J'avais beaucoup de beaux cahiers, des cahiers *fancy* que je recevais comme cadeaux, car je grandissais et les gens remarquaient que j'aimais beaucoup écrire. Alors à Noël ou dans d'autres occasions, beaucoup de gens m'offraient des cahiers. « Pour que tu écrives dedans », me disait-on. Mais je ne les utilisais pas. Je les mettais de côté et j'allais acheter des cahiers qui me plaisaient à moi.

**Ok.**

Comme tu peux le remarquer, *it's not fancy*, mais je ne sais pas. Ils ont des secrets. Je ne sais pas pourquoi je les aime. J'ai même écrit *about my first day of period*.

**Oh, ok!**

J'écrivais à cette époque dans le cahier avec le papillon, et j'avais tout écrit en rouge, car tu sais là-bas c'est *taboo*, alors personne ne me parlait de ça et je ne pouvais en parler à personne. Maintenant, quand je lis, je ris... combien j'étais bête [Rires]. « *Dear my Diary* », et j'écrivais tantôt en anglais, tantôt en arménien, tantôt en arabe, genre : « Ne le dis à personne, mais c'est ce qui m'est arrivé », tu vois? Alors oui, j'écrivais *everything*.

**Où tu les mettais dans la maison? Est-ce qu'il y avait un endroit où tu les rangeais ?**

Oui, ils ont un endroit pour eux. J'ai une sorte de bibliothèque, très petite et très ancienne. Ils ont une étagère pour eux, entre les livres. C'est là-bas que je les range. Personne ne peut les toucher.

**Tu les feuilletes jusqu'à maintenant ? De temps en temps...**

Toujours, toujours, toujours. J'écrivais même en indiquant les dates... Comme par exemple lorsque tu m'as demandé, tu sais, « Quand es-tu venue ici? ». J'écris les dates, les dates sont importantes pour moi.

[8:06]

**Y a-t-il quelqu'un d'autre qui les lit ?**

Non, non. Juste moi. Parfois, je partage ce que j'ai écrit par exemple avec ma sœur ou ma mère. Mais je partage des choses qui, *it's not like directly related*, comme par exemple parler d'une troisième ou une quatrième personne qu'elles ne connaissent pas très bien, ou par exemple des choses concernant la maison ou le quartier et je dis « Mommy, regarde ce que j'ai écrit ». Alors, elle m'écoute. Elle m'écoute toujours. Papa aussi. Ça les fait rire ou ça les rend tristes un peu, je le sens sur leur visage. Je ferme ensuite les cahiers et je les range. Non, personne ne les lit. C'est quelque chose de privé.

**Et maintenant, tu as encore du temps ? Tu arrives à écrire autant que tu écrivais avant ou bien...?**

Dans les cahiers? Non, malheureusement. J'utilise surtout *my phone, unfortunately*. J'ai une sorte de *notes* que j'écris ici. Ensuite, si j'ai le temps, je les recopie là-bas. Car moi, ce que j'aime le plus, c'est le crayon et le papier. Comme le rythme de vie est très rapide ici, j'ai essayé de faire une sorte de *balance*, mais ça n'a pas marché. Alors je me suis dit, c'est mieux d'écrire sur *whatever I have*, plutôt que d'oublier ce que je veux écrire. Si c'est sur le téléphone, qu'il en soit ainsi.

**Oui, bien sûr. Y a-t-il autre chose dont tu veux me parler ?**

Sur les cahiers? Non. Je ne sais pas. Je pense qu'un jour je vais les rassembler et les utiliser pour écrire des livres. Ils contiennent tous les détails. Toutes les choses que je ne pouvais pas dire ou qu'on ne me laissait pas dire, je les écrivais ici. J'écrivais en tant que femme, en tant qu'immigrée... Tout et n'importe quoi... Tout ce que je ne pouvais pas dire en tant que femme ou tout ce que je n'avais pas le droit de dire car je n'étais pas dans mon pays, je l'écrivais ici. Quand j'aurais un diplôme universitaire, je vais écrire tout ça. Je peux écrire tout ce que je veux. Je veux même les publier sous forme

de livres. Mais je ne sais pas si ça va marcher. D'ailleurs, j'ai déjà commencé à les utiliser un peu dans le *storytelling*, et j'écris aussi de nouvelles choses. Je fais une sorte de *mix*.

**C'est ce que je voulais te demander. Si tu voulais faire un livre, tu ajusterais leur contenu ou bien tu les laisserais tels qu'ils sont, avec l'innocence qu'ils révèlent, même lorsque tu étais petite ?**

Non, je les laisserai... Je les laisserai tels qu'ils sont puis, je fais une *auto-critique*, tu sais ? Comment j'étais et comment je suis devenue. Combien j'étais bête, lorsque j'avais des peurs insensées... Non, je n'étais pas bête mais plutôt innocente !

**C'est ce que je pense aussi...**

L'innocence. Le [cahier avec le] papillon incarne peut-être l'innocence, oui.

**Ok. Tu m'avais dit que tu publiais dans des journaux au Liban, en Syrie et à Chypre. Tu arrives à publier ici ?**

J'ai essayé de publier ici. J'ai publié une fois aux États-Unis, mais après... les gens voulaient exploiter mes histoires. Moi, quand je publie, je ne prends pas de l'argent... je ne vends pas. Alors quand j'ai remarqué que les gens voulaient profiter de mes histoires pour en tirer des bénéfices, j'ai arrêté de publier. Moi je veux qu'ils entendent, non seulement mes histoires, mais aussi les histoires des autres personnes qui se trouvent dans les miennes. Mais je ne veux pas qu'ils profitent de notre situation ou de ce qui arrive maintenant, pour qu'ils en tirent des profits, en vendant plus ou moins de journaux. C'est pour cela que j'ai arrêté de leur envoyer mes écrits depuis trois ans. Je voulais aussi arrêter pour *focus more on myself* et comprendre comment sont les gens ici, comment ils pensent. Et ensuite, je pourrais publier à nouveau. Lorsque j'ai arrêté, ce n'était pas un arrêt complet. J'ai commencé à changer ma méthode. Par exemple, je n'ai pas envoyé mes poèmes, j'ai préféré les réciter moi-même. J'ai fait une *performance*, car j'ai senti qu'il y a beaucoup de gens qui ne connaissent rien sur les pays d'où on vient. Ils ont beaucoup de *stereotype ideas about us*. J'ai donc décidé, avant de finir mes études à l'université, d'essayer de faire quelque chose, de prendre une sorte de responsabilité, alors j'ai fait deux ou trois activités, en plus de deux ou trois *storytelling sessions*, pour faire entendre notre voix.

**Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre que tu aimerais ajouter ?**

[signe avec la tête pour dire non]

[13:49]

**Bon. Quel est le deuxième objet ?**

Ta-ra-ram [rires]. Le deuxième objet est un chapelet de couleur rose, un rose vif. C'est un chapelet rose. Pourquoi un chapelet? Ce sont les catholiques qui utilisent le plus les chapelets, et moi je ne suis pas catholique. Mais pour moi, le chapelet ne représente pas... comment dire... le confessionnalisme... ou bien... il représente plutôt la foi. J'en avais le plus besoin, je le prenais avec moi de pays en pays, je le portais avec mes souvenirs... La foi... La foi en moi-même, car lorsque tu te déplaces beaucoup comme immigrée, et je suis vraiment désolée pour ce que je vais dire, mais surtout au Liban, tu te sens complètement ignorante ! C'est eux qui savent, c'est eux les forts, ils ont déjà vécu ce qu'on est en train de vivre. Mais, *sometimes like it's enough*. Je ne voulais plus les écouter. Ça suffit. Parfois, on sait mettre ça sur nos yeux [signe avec la main pour faire des œillères couvrant les yeux] comme on fait avec les ânes, pour qu'on regarde juste devant nous, ni à droite ni à gauche. Mais moi je sentais que ma foi était très forte. La foi, la foi... La foi en toute chose. La foi en la nature, en soi-même, la foi... la foi.

**C'est toi qui portes le chapelet dans tes mains [dans la photo] ?**

Oui.

**C'est toi qui l'as acheté ? Ou bien quelqu'un te l'a offert ? Ou bien il était avec quelqu'un de la famille ?**

Wow... C'est le seul que j'ai apporté avec moi d'Alep au Liban puis ici. C'est moi qui l'ai acheté... peut-être... Quand est-ce que je l'ai acheté ? Peut-être lorsque nous sommes allés une fois au Liban visiter... [elle essaie de s'en rappeler].

**Harissa ? [Sanctuaire dédiée à la Vierge Marie au Liban]**

Harissa !

**Mais à l'époque, vous viviez encore à Alep ?**

Oui, à Alep.

**Ok.**

Nous sommes allés pour visiter le sanctuaire et je l'ai acheté. Je l'ai aimé. Puis nous sommes retournés à Alep, nous vivions là-bas et il n'y avait rien. C'est le seul objet qui est resté avec moi, pour que je me rappelle toujours que *eventually, everything will be Ok*. Je souffre, bien sûr, mais ça y est... Cela peut paraître ridicule, mais tu sais, j'ai senti que dans les situations très difficiles, l'être humain a besoin de s'accrocher à quelque chose, quoi qu'il soit. Pour moi, c'était mes souvenirs et ma foi. Avoir la foi dans le passé, dans l'avenir, dans le présent, en tout. La foi. Voilà. Même sa couleur... Je l'aime parce qu'il est le symbole de ... *peace*, tu sais. J'aime beaucoup la présence de ce

chapelet dans ma vie... surtout si tu as vécu une guerre, tu sais. Ce que je recherche le plus, moi, c'est la paix. La paix veut dire la paix dans l'absolu. La paix du *mind* et de l'âme, la paix en tout.

[17:22]

**Quand tu regardes le chapelet ou quand tu le portes dans ta main à la maison, tu te souviens de quoi ?**

Je ne le porte pas dans mes mains. Je le pose sur mes photos, sur ma photo.

**Il est accroché alors ?**

Oui, j'ai une photo de moi avec mon ami et mes copines qui ne sont pas avec moi ici. Je mets le chapelet sur la photo comme ça, devant moi, et je le regarde tous les matins. La foi... La foi qu'on va se revoir à nouveau... que tout sera bien, comme avant... Je ne sais pas comment, mais oui j'y crois.

**Tu veux qu'on prenne un *break* ?**

Non, non, ça va.

**Tu es sûr ?**

Oui, oui.

**Et tes amis, tu sais maintenant où ils sont ?**

Oui, chacune de mes amies est dans un endroit différent. J'étais chanceuse car un de mes amis est venu ici. Comment est-il venu? C'est aussi la foi... On ne sait pas. Il est venu tout seul ici. Sa demande a été acceptée, bien que les portes de l'immigration aient fermées. C'est le seul qui a été accepté de toute la promotion. Il est ici. Voilà.

**Tu m'as parlé un peu de comment tu l'as porté [le chapelet] avec toi de pays en pays, quand tu es allée au Liban puis quand tu es venue ici. Après tout ce que tu as vécu, parfois, la foi se trouve ébranlée...**

Oui, c'est vrai. En temps de guerre...quand on vivait la guerre, je pensais, en tant qu'arménienne, à une chanson que nous connaissons bien, qui dit : « Où es-tu Seigneur? Où es-tu? Tu ne vois pas ce qui se passe aussi? ». Je détestais beaucoup écouter cette chanson quand on la mettait le 24 avril de chaque année [Journée de commémoration du génocide arménien]. Mais lorsque nous sommes retournés à la même situation... car nous avons perdu beaucoup de nos proches, je pensais que : « Non, ce n'est pas vrai. Et si Dieu existait vraiment, s'il y avait une puissance suprême

dans ce monde, cela [tout ce qui se passait] aurait dû s'arrêter ». Puis, quand je suis allée au Liban, la première fois, j'ai remarqué que les gens sont catégorisés *based on their faith. It was something...* de très nouveau pour moi. Pour la première fois, je me suis dit, sérieux ?! C'est ce qu'il faut faire ? Si quelqu'un a la foi, faut-il changer notre comportement envers lui ? C'est là le premier endroit où ma foi s'est fragilisée et j'ai commencé à avoir des doutes sur la foi... J'ai commencé à me dire que peut-être la foi n'est pas quelque chose de bien, ou que peut-être j'avais tort dans tout ce que je pensais. Le Liban était la première station. Je me disais aussi que, peut-être nous avons subi tout ça parce que nous sommes des chrétiens ou parce que nous avons la foi. J'étais rongée par le doute. Je doutais en moi, je doutais en tout. Je me demandais aussi pourquoi tout cela se passait et se passe encore en Syrie ? Mais aussi, dans les moments difficiles... comme par exemple, lorsque nous voulons aller à l'université chaque jour sans savoir si nous allons revenir ou pas, nous faisons le signe de croix, et nous nous disons « Allez bye ! » Jusqu'à maintenant, les gens font ça. Ils pensent que si tu fais le signe de croix et que tu t'en vas, tout se passera bien et que *you're doing great*.

[21:15]

**Quand vous êtes allés au Liban, vous saviez déjà que vous allez vous installer dans un autre pays ou bien...?**

Non. Nous sommes allés au Liban car maman devait se faire opérer et papa... En fait, nous avons perdu un membre de la famille, quelqu'un qui était très proche de nous bien que nous n'ayons pas avec lui un lien [de parenté] de sang. Il était très proche de nous. C'était son ami le plus intime [à mon père] et il était comme mon oncle. Je l'appelais « mon oncle ». À la même période, maman devait se faire opérer et nous avons perdu cette personne. Et il n'y avait ni eau, ni électricité, ni rien pour pouvoir faire l'opération. Papa a donc dit : « On va aller au Liban et voir comment est la situation là-bas ». Nous sommes alors allés au Liban, nous nous sommes arrangés pour faire l'opération à maman. Elle s'est faite opérer à la jambe et elle ne pouvait pas bouger. Il fallait alors qu'on reste là-bas 6 mois. Après les 6 mois, elle devait faire une autre opération et elle est restée 7 mois sans pouvoir bouger. Mais papa est rentré pour travailler en Syrie, il n'est pas resté avec nous au Liban. C'était la raison pour laquelle nous avons la foi que tout allait se terminer. Jusqu'à présent, nous avons la foi que tout ce qui se passe en Syrie *it's not fair*, surtout à Alep. Qu'il faut que tout cela se termine. Nous avons vécu la guerre pendant quatre ans, et jour après jour, nous répétons : « Ça va se terminer aujourd'hui, ça va se terminer demain ». Aujourd'hui encore, on continue à dire « Allez, on va y retourner ». Quand nous sommes allés au Liban, nous ne savions pas que nous allons venir au Canada. Mais lorsque papa est rentré pour travailler et nous avons commencé à aller à l'université, nous avons senti qu'il était difficile de continuer à vivre là-bas. Les portes se fermaient l'une après l'autre, et tout devenait de plus en plus dur. Il nous a alors dit « Il n'y a pas de solution autre que l'immigration ». Tu sais comment est la vie là-bas et nous n'avons pas de frères. On faisait tout, ma

sœur et moi. On étudiait, on travaillait et on s'occupait de maman. Mais nous n'avions pas un vrai travail, car les postes sont pour les Libanais et nous sommes des Syriens. À chaque fois qu'ils veulent mettre [quelqu'un] à la porte, c'était moi. C'est ce qui m'est arrivé. Alors voilà. Et nous n'avions pas non plus de *PR* [résidence permanente]. Alors, la meilleure option était de partir.

**Combien de temps êtes-vous restés au Liban ?**

Nous sommes restés jusqu'à juillet 2014...

**C'était avant de venir ici ?**

Oui, un an... un an et demi.

**Dans quelle université tu étais ?**

[L'université] Haigazian pour les Arméniens.

**Et tu étudiais dans le même domaine ?**

Non, pas du tout. Je voulais être pédiatre, alors je me suis inscrite en *biology*. Mais, *at the same time*, j'aimais aussi les langues et je faisais *Armenian studies*. C'était la seule université qui offrait cette spécialisation en *Armenian studies*, et j'avais un travail à l'université. Mais ils n'ont pas voulu me faire de *transfer* pour aucun cours, parce que j'avais déjà pris des cours dans une université syrienne. Ils voulaient gagner plus d'argent. J'ai dit, ce n'est pas grave, l'important est d'obtenir le diplôme. J'ai étudié là-bas *biology* et quand je suis venue ici, on a refusé de me faire un *transfer*. Alors là, je ne voulais absolument pas reprendre les mêmes cours de *biology*. À cause de la guerre aussi... je voyais le sang de manière différente. Pourtant, je suis quelqu'un de courageux, et même maintenant, je peux voir le sang sans m'évanouir. Je suis courageuse, mais ça y est, je ne veux plus. Mon rêve était de travailler avec les enfants, mais aussi j'aimais beaucoup les langues, alors maintenant j'étudie *linguistic*.

**Ok.**

Je ne peux rien nier.

**Y a-t-il autre chose que tu aimerais me dire à propos du chapelet ?**

À propos du chapelet, non.

**Ta relation avec le chapelet a changé lorsque tu es venue ici ?**

Avec le chapelet, oui. Tu m'as posé une très bonne question à laquelle je n'avais pas pensé avant. Je ne porte pas le chapelet. Je le laisse à sa place, je ne sais pas pourquoi.

### **Même au Liban, le chapelet était sur la photo ?**

Non, au Liban je le cachais dans *le sac à dos*. Jamais je ne le portais.

### **À Alep ?**

À Alep, oui. Je l'accrochais quelque part dans ma chambre, sur les photos, n'importe où. Il me rappelle que j'ai la foi.

[26:41]

### **Si tu veux, on peut passer à...**

C'est *my teddy bear*. Je ne sais pas pourquoi je l'ai amené. Comme je te disais, nous sommes partis comme ça, sans décider... Je me souviens même comment maman était en train de prendre le récipient à café... Comment on l'appelle? Le truc pour préparer le café, tu sais ?

### **La cafetière ?**

La cafetière ! Nous l'avons mise en haut... Nous sommes montés dans le taxi. Tout était par dessus le taxi.

### **Sur le toit de la voiture tu veux dire ?**

Sur le toit de la voiture. Maman portait cette cafetière en descendant de la maison et on pensait où on allait la mettre. Et, en ce qui me concerne, j'aime beaucoup...j'avais beaucoup d'ours en peluche quand j'étais petite. Quoi d'autre? Je n'avais pas de poupées Barbie, je les déteste. Mais j'avais une poupée qui ressemble à un *bébé*, comment elle s'appelle? *Doll*. Voilà. Alors, ces deux-là, lui [l'ours] et elle [la poupée], étaient tout le temps sur mon lit, tout le temps. Je dors avec eux, je fais tout avec eux. Mais quand nous sommes partis, je ne pouvais pas tout prendre avec moi. Je l'ai pris, lui, avec moi, et je l'ai laissée, elle, là-bas, en me disant que je vais retourner un jour et la prendre, l'amener avec moi. Et elle est encore là-bas, elle m'attend. Mais lui, je l'ai pris avec moi... Je ne sais pas pourquoi. La sécurité. La sécurité... Oui, c'est vrai... nous avons dormi sur... comment on l'appelle? Un canapé... des matelas... Nous nous sommes beaucoup déplacés, surtout au Liban, mais tu sais, quand je le mets sur un matelas, ou par terre, ou n'importe où, ça y est, ça devient mon lit. Wow, je n'y ai pas pensé avant, c'est juste maintenant que je le dis. C'est pour cette raison, peut-être, que je l'ai amené avec moi.

## **Tu te rappelles quel âge tu avais la première fois où...?**

Lui, oui. 9 ans ou bien 12. Lui [l'ours], je l'ai eu pour la fête du nouvel an et je ne connaissais pas très bien la personne qui me l'a offert. C'était quelqu'un de la ville de Homs. Mais, je ne sais pas ! Dès la première fois, je l'ai beaucoup aimé. Je dors avec lui et il me rassure [rires]. Je l'ai donc amené avec moi. Je l'ai porté avec moi d'une maison à une autre, du matelas, au canapé, au sol, partout. Peut-être parce qu'il incarne la sécurité pour moi. Car, tu sais, tu ne peux pas dormir n'importe où, et même les maisons... Par exemple, la maison où nous étions au Liban, nous ne l'avons pas choisie nous-mêmes, c'est quelqu'un qu'on ne connaît pas qui nous l'a confiée. La maison était à Jal el-Dib [nom d'un quartier au Liban]. Tous les jours, je marchais dans les rues et il n'y avait pas de sécurité. C'était lui la sécurité pour moi, peux-tu le croire? Cet ours en peluche. Il est encore avec moi. Lui aussi a visité tous les endroits avec moi et il attend sa copine.

## **Il a un nom ?**

*Teddy bear.*

## **Sa copine aussi ?**

Elle a un nom. Elle s'appelle *Sunshine* en arménien. L'ours *Teddy bear*, je ne sais pas pourquoi je l'aime.

[30:34]

## **As-tu hésité en choisissant les choses que tu voulais prendre avec toi ?**

Oui, beaucoup ! Car tu ne peux pas tout prendre. Mais je n'ai pas hésité, *in a sense of*, je n'ai pas hésité à laisser mes vêtements là-bas. Je n'ai pas hésité à laisser tous les cadeaux que les gens m'ont offerts là-bas. Non, je n'ai pas hésité. Je savais ce que je voulais. Je savais que ces objets sont les plus importants. Je voulais bien sûr prendre mes vêtements aussi. Nous portions au Liban des vêtements à manches courtes, et quand nous sommes venus ici, nous n'avions pas d'habits d'hiver. Petit à petit, nous avons commencé à en acheter. Mais oui, je ne me souciais pas des vêtements, des *shoes* et ces choses-là. Par contre, j'étais triste de devoir laisser mes livres. J'ai apporté une partie des livres que j'avais. Moi j'aime beaucoup lire des histoires et des poèmes, et j'avais une grande bibliothèque là-bas. Alors, *I will go back and pick them* avec *Sunshine*.

## **Qu'est-ce qui rassemble ces trois objets, selon toi ?**

Ce qui les rassemble ? Moi, ma vie ! Peut-être ma personnalité, ou *my values*. Pour moi, le passé c'est important, les *roots* c'est important. Pour cela, j'ai apporté toutes mes

histoires avec moi, bien que je puisse m'en souvenir. Mais non ! Je sens que c'est différent quand tu les relis. Et ma foi aussi, parce que je n'aime pas laisser tomber ou abandonner, et pour ne pas le faire, j'ai besoin de quelque chose, j'ai besoin de la foi. Car nous sommes tous des humains, et parfois, dans plusieurs étapes de la vie, nous nous sentons à bout... exténués. Moi, j'aurais pu arrêter l'école, j'aurais pu tout abandonner, trouver un homme pour l'épouser et en finir avec les soucis et les inquiétudes. Car franchement, j'ai eu beaucoup de problèmes de santé. Quand je suis venue à Montréal, la première année... j'avais tous les jours un rendez-vous chez un médecin. J'avais des problèmes physiques, pas psychologiques. Et tous les 6 mois, je dois faire des tests et des analyses de sang. J'aurais pu tout laisser tomber, et il y avait beaucoup de raisons pour que j'arrête mes études à l'université, me débarrasser du stress, oublier et ne pas retourner dans le passé. Car le passé et le présent, lorsque tu vis tout ça, ils affectent ta santé. Et j'avais plein de raisons pour tout abandonner. Mais je n'ai pas abandonné, au contraire ! J'ai commencé à raconter mon histoire et inciter les gens autour de moi à raconter eux aussi leur histoire. C'est pour cela que la foi était cruciale pour moi. La sécurité aussi. La sécurité à tous les niveaux. Car ici à Montréal il n'y pas de *bombs*, mais je sens jusqu'à présent, et je ne sais pas si tu vas me croire, qu'il y avait plus de sécurité à Alep pendant la guerre qu'il n'y en a ici. Je reste ici jusqu'à 8h30 du soir *maximum* à l'extérieur de la maison, je n'aime pas tarder. Je sens qu'il n'y a pas de sécurité. Mais peut-être que, petit à petit, le sentiment [de sécurité] reviendra. Oui, avec cet ours en peluche, on se réveille ensemble tous les matins et on dort ensemble. Bien que j'aie maintenant... combien ?... 24 ans. Beaucoup de gens pourraient se moquer de moi. Mais c'est comme ça.

**Y a-t-il quelque chose d'autre que tu aimerais me dire sur...?**

Non, c'est tout. Toi, est-ce que tu as d'autres questions ?

**Ce que j'ai beaucoup aimé dans ceux-ci [les cahiers] en particulier, c'est comment je peux voir la *transition*, c'est-à-dire *visually*, dans le temps. Pour celui-là [le chapelet], tu m'as parlé de ton rapport à la foi et comment la foi...**

Pour moi, comme je t'ai dit, c'est peut-être la croix... Mais moi je crois en la nature, je crois en la vie, je crois en tout, et je mélange toute cette foi, tu sais? Et l'ours en peluche...

[35:49]

**Ce sentiment de sécurité, et comme tu viens de me le dire, comment tu te sentais plus en sécurité à Alep...**

Là-bas, même en étant une fille, je restais jusqu'à 2h30 du matin dans les rues, je rentrais à la maison quand je voulais. Mais ici, jusqu'à présent... je sens qu'il y a un

danger non visible. Le danger, c'est l'expatriation, le dépaysement... moi je ne veux pas le voir... Les futures générations ne veulent pas le voir... Peut-être que moi je le vois un peu, mais la prochaine génération ne le verrait peut-être pas du tout, car je ne sais pas si on peut leur montrer les pays d'où on vient. Tu comprends ? *It's too complicated*. Ma sœur avait un *hamster*, et ce qui est bizarre c'est que lorsqu'on était au Liban elle n'a pas pensé à son *hamster*. Mais quand nous sommes venus ici, elle a acheté plusieurs *hamsters*, je ne sais pas pourquoi. Nous n'avons pas pu amener son *hamster* d'Alep. Et tu sais que le *hamster* est tout petit et il peut se perdre facilement. Ici, elle n'est rassurée que lorsqu'elle voit son *hamster*. Je viens d'y penser, peut-être qu'elle a besoin de faire ça pour qu'elle se sente bien.

**Parmi ces trois objets, y a-t-il un que tu préfères, si jamais tu dois en choisir un ?**

C'est une question à la fois bonne et difficile. Je ne peux pas choisir parmi eux. Au contraire! Je peux penser à une façon de les porter tous les trois ensembles [Rires]. Je ne rigole pas. Je pourrais peut-être mettre [le chapelet] sur moi, porter mes cahiers dans mes mains et mettre l'ours sur mon dos. Peut-être que j'ai fait ça quand on est parti d'Alep. Mais je n'ai pas mis le crucifix/le chapelet sur moi, je l'ai mis dans *le sac à dos*.

**Tu m'as dit qu'il y avait d'autres choses que tu voulais apporter avec toi, autre que la poupée...**

Les livres, la bibliothèque. Je ne sais pas pourquoi, moi j'aimais beaucoup lire... Et quand j'étais en train de faire mon bac [dernière année de l'école secondaire], je me disais toujours : « Après ma graduation, il faut que je lise tel livre ». Je ne sais pas pourquoi on planifiait des choses pour l'avenir avant d'en planifier pour le présent. Il y avait donc beaucoup de choses que je voulais faire. J'aurais aimé aussi apporter mes photos avec moi... mes photos, mes albums. Je n'ai pas pu. Mais une de mes amies vient de m'envoyer récemment mes albums, mes photos quand j'étais petite.

**Elle te les a envoyés par la poste ou bien *scanned* ?**

Par la poste. Je les ai repris. Maman m'avait fait aussi des choses, comme l'empreinte de mes mains, des *documentary*, et j'aurais bien voulu les apporter avec moi. Car même les mots me font penser à beaucoup de choses que j'ai écrites, à des petits détails. Imagine, si un problème surgissait dans la famille, je l'écrivais dans les *diaries*, je ne sais pas pourquoi. Et je viens de me rappeler que, à cette époque, j'avais des magazines. J'écrivais comme si j'avais un magazine à éditer et je collais des choses. J'écrivais puis je faisais un *print*, ensuite je prenais un sujet d'un autre magazine et je les mettais tous [ensemble], comme si j'étais *l'editor* et que j'avais un magazine et je regardais l'article de quelqu'un d'autre. Je n'ai pas pu les prendre avec moi. Je m'en

suis rappelée maintenant grâce à toi. Je les avais mis dans le tiroir, le deuxième tiroir en bas, et jusqu'à maintenant je ne les ai pas avec moi.

### **Ce qui est écrit dans les magazines est différent de ce qui est dans les cahiers ?**

C'est différent. J'avais jusque-là un nom pour mon livre que je veux publier. Alors quand je voulais faire un livre, je lui donnais le même nom qu'un magazine. Et j'ajoutais des photos aussi. *It's not again not that fancy*. Je les collais et je les mettais dans des dossiers. Je les ai laissés. J'avais une armoire, je rangeais les vêtements ici [signe avec la main] et je les ai laissés en bas dans le tiroir. Personne ne me les a amenés, et moi non plus, je ne les ai pas pris avec moi. Tu m'en as rappelé maintenant [Rires]. Il y a tellement de choses... Mais, tu vois par exemple, je n'ai pas choisi ceux-là [les magazines], j'ai pris ceux-ci [les cahiers]. Je ne sais pas pourquoi, mais peut-être parce que les cahiers sont *handwriting* et les autres étaient du *print* à partir d'un ordinateur. *Type it*, ensuite *print*. C'est pour cette raison peut-être que je ne les ai pas amenés avec moi.

### **Tu m'as dit que tu écrivais en arabe, en arménien et en anglais aussi...**

En anglais. Et mon anglais était catastrophique ! [rires] Si maintenant je lis ce que j'avais écrit, je rirai beaucoup. Mais par rapport à la région où on habitait et à cette époque-là, *it was wow*.

[41:45]

### **Ton attitude envers la langue a-t-elle changé lorsque tu t'es installée au Canada ? Tu sais, on utilise surtout l'anglais maintenant avec les gens et à l'université...**

Cette réalité me tue. Je vois les enfants aussi. Moi je pense beaucoup à long terme, et je regarde ma sœur par exemple, ma sœur a deux ans de moins que moi... Comment son accent a changé, comment sa *mother tongue* qui est la langue arménienne, a même changé. On commence à parler de manière différente... Elle commence, pas moi. Jusqu'à présent, je sens que ma langue arménienne, ma *mother tongue*, n'a pas beaucoup été affectée. Mais en parlant, je mélange souvent l'arabe et l'anglais, j'ai commencé à faire un *mixing*, et cela me dérange beaucoup. Mais, jusqu'à maintenant, *I know what is my favorite language, languages actually*. Et je sais qu'il y a des moments où je dois penser en arménien et d'autres où je dois penser en arabe. Il y a certaines choses que je ressens plus en arménien, d'autres que je ressens plus en arabe. Et je ne peux pas les séparer, je ne peux pas. Quand j'étais au Liban, je sentais qu'il fallait les séparer. Il fallait être soit syrienne, soit arménienne. Je ne pouvais pas être les deux en même temps. Cette attitude provient des gens [au Liban] qui sont divisés eux-mêmes sur le plan confessionnel. Imagine, quand je prenais un taxi, j'étais dégoûtée. Les gens

commençaient à parler soit des Syriens soit des Arméniens. Parfois, je faisais un choix. Au début, je leur disais que je suis soit arménienne, soit syrienne. Ensuite, j'ai arrêté de faire ça. J'en pouvais plus! Je voulais que personne ne me pose des questions. Je leur disais que je suis de Bourj Hammoud [une des banlieues de Beyrouth où se trouve la plus grande densité de population arménienne au Liban] et c'est bon. Même la terminologie, je l'ai modifiée au Liban. C'est ce que je déteste le plus, et mon ami l'a subi aussi, parce qu'il était obligé de travailler [au Liban]. Mais moi, non. Si tu as remarqué, parfois je prononce la lettre « j » à la libanaise, alors qu'à Alep, les Arméniens la prononce différemment.

**Oui.**

Je déteste ça. Mon ami a eu, jusqu'à présent, beaucoup de difficultés à parler le dialecte aleppin authentique. Il était obligé d'occuper deux ou trois postes de travail au Liban, tous dans le *customer service* et il n'avait pas le choix, il devait changer son accent et son dialecte cent pour cent. Il ne pouvait pas dire « sawi » [tout droit en dialecte aleppin], il devait dire « deghri » [tout droit en dialecte libanais]. Au lieu de dire... quoi d'autre comme exemple?... beaucoup de choses... par exemple le fait de prononcer la lettre « j » différemment... Pour moi, la langue *equals to identity*. Lorsqu'on se retrouvait ensemble avec des amis, et qu'il commençait à parler en prononçant la lettre « j » à la libanaise et pas à l'alépine, je m'énervais. Ça me rendait furieuse! Bien que ce ne soit qu'un simple détail. S'il utilisait le mot « deghri » au lieu de « sawi », je m'énervais... Nous n'avons jamais utilisé ces mots auparavant, mais deux ans ont suffi pour qu'on les intègre... Oui, deux ans nous ont beaucoup changés, car nous étions obligés de changer, de modifier notre façon de parler pour que les gens ne reconnaissent pas d'où nous venons, pour qu'on ne nous porte pas préjudice.

[45:47]

**Tu te sens fragmentée, je veux dire ton identité, tu dois en choisir une partie et cacher une autre...**

Oui, c'est vrai. C'est pour cela que, petit à petit, j'ai senti que j'ai le droit de croire en ce que je veux. Je peux être l'arménienne, la syrienne, l'alépine et la canadienne. Je peux décider moi-même qui je veux être. Mais pour en arriver là, à cette décision, *not easy*... C'est vrai que nous venons d'un pays en guerre, mais la guerre a commencé à l'intérieur de nous, tu sais ? « Qui es-tu ? Pourquoi es-tu venue ici ? Comment ça s'est passé ? Et pourquoi? Pourquoi toi ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Toutes ces questions pour lesquelles tu n'as souvent pas de réponses. Malheureusement, tout le monde ne comprend pas que nous n'y sommes pour rien... Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? Quand nous sommes venus ici, la guerre n'était pas uniquement à l'intérieur de nous-mêmes, elle était aussi entre nous et les gens qui sont restés là-bas et qui disaient « Elle est partie, elle s'est enfuie ». Je ne me suis pas enfuie ! Ne dites pas que je me suis enfuie. Je ne me suis pas enfuie! Et puis, tu vois,



C'était juste hier. Je ne pense pas que j'oublierai tout. Même si je dis : « Oublions et vivons dans le présent », je ne peux pas oublier ! C'est dans ma personnalité, je ne peux pas oublier. Je ne peux pas faire comme si rien ne s'est passé. Beaucoup de choses se sont passées, et ces choses m'ont fait perdre- non je ne veux pas utiliser le verbe perdre ! Je n'aime pas dire que j'ai perdu. Non ! Elles m'ont fait gagner des choses. Ma personnalité, mon identité... Maintenant, il y a beaucoup de choses auxquelles je m'attache plus.

[51:55]

Traduction en français : Chirine Chamsine

© Emma Haraké, les participant.e.s et la Galerie Leonard & Bina Ellen, 2017-2019

Appuis : Conseil des arts du Canada et Conseil des arts et des lettres du Québec

**GALERIE LEONARD & BINA ELLEN  
UNIVERSITÉ CONCORDIA**

1400 boul. De Maisonneuve Ouest, LB-165  
Montréal (Quebec) H3G 1M8, Canada  
ellen.artgallery@concordia.ca  
ellengallery.concordia.ca

